

## Pour Élise

Aujourd'hui j'ai 70 ans. 70 ans tu te rends compte ? Hier encore il me semblait pourtant courir dans les champs de blés dorés par l'été, tentant de rattraper ma mère qui marchait devant moi en riant. Les épis me piquaient les jambes sous un soleil éclatant qui me brûlait la peau. Je l'appelais à la rescousse, ne comprenant pas ce qui la faisait tant rire dans cette promenade estivale semée d'embûches, mais elle continuait son chemin : « Allez rejoins-moi voyons, ces épis ne sont pas si terribles ! ». En fin d'après-midi, nous nous arrêtons au bord d'un ruisseau pour nous reposer. Ma mère sortait une petite brique de jus d'orange qu'elle perçait avec une paille puis elle me la tendait. Nous restions là ensemble à contempler la cime des saules tanguer sous la brise, bercés par le léger clapotis de la rivière.

Après mon goûter j'aimais jouer sur la rive. Je me lançais alors à la recherche de quelques galets que j'assemblais dans l'eau pour tenter de faire une petite cascade. Je me rappelle du bruit sec des pierres qui s'entrechoquaient en éclaboussant mon visage. Malgré la fraîcheur de l'eau je pouvais rester là, à peaufiner mes constructions durant des heures. Les picotements des blés à traverser pour atteindre la rivière étaient déjà oubliés !

Le soir approchant, on apercevait souvent un petit merle qui venait se rafraîchir dans la rivière. Après sa toilette, il se perchait sur un arbre non loin de nous et entamait son chant mélodique. Je regardais ma mère qui observait l'oiseau : un léger sourire énigmatique se dessinait sur son visage doré par la lumière du soir. Je ne sais encore aujourd'hui si c'était son regard qui rendait nostalgique le chant du merle ou l'inverse, mais je repensais alors à la journée que j'avais passée avec elle et je me disais que finalement, c'était bien.

70 ans, tu te rends compte ? Bien sûr que non évidemment : tu viens de naître ! Et des encore plus vieux que moi, il paraît que l'on en trouve, et je commence à le croire ! Sauf que moi, je n'avais pas prévu de vieillir... Je me rappelle encore le jour de mes 35 ans et cette prise de conscience, ce changement brutal de catégorie sociodémographique dans les questionnaires et autres formulaires administratifs. J'ai eu à cet instant l'impression de perdre mes privilèges. Les autres se moquaient de moi lorsque je leur en faisais part, arguant que j'étais « encore jeune ». Ils avaient raison bien sûr, mais leur réconfort n'avait que trop peu d'effet sur moi. Le calcul que je faisais à l'époque était enfantin : j'avais vécu 35 ans. Encore le même nombre d'années et j'en aurais 70 ! Ajoutons encore 35 ans et... je n'ose même pas l'imaginer !

Crois-moi, j'ai eu beau chercher toutes les façons de ralentir, si ce n'est de stopper, la course effrénée du rouleau compresseur temporel qui nous emporte tous mais rien n'y a fait. Je le dis aujourd'hui, c'était prétentieux et égoïste de ma part. J'ai usé beaucoup d'énergie et de temps durant ma vie à avoir peur d'être vieux. On dirait bien que la seule façon de ne pas finir vieux c'est d'être mort avant, et comme ce n'est finalement pas mon cas j'ai fini par faire avec.

Permetts-moi tout de même cette confidence : s'il peut être vite aisé de foutre sa jeunesse en l'air, personne ne viendra te reprocher de flinguer ta vieillesse. Et voilà l'adresse, c'est qu'une fois vieux, on ne t'embête plus. Pis ! Tu peux même te permettre de devenir embêtant : qui osera te le reprocher ?

Que veux-tu ? On s'occupe comme on peut, et il faut bien trouver des avantages à cette condition. Le temps peut parfois se trouver long à présent. Désormais, quand je le perds je ne le remarque même plus. Il est là partout autour de moi. J'en ai sur mes étagères, dans mon portefeuille et j'en ai même fait encadrer. Je suis comme un collectionneur à la fin de sa carrière, assis au milieu de son œuvre qui prend la poussière. J'ai rejoint le club privilégié des vieux qui disent aux jeunes de profiter. Allez, peut-être qu'il me reste encore un petit tiers de vie à tirer, mais avouons tout de même que ce n'est surement pas le meilleur. Quoique, désormais je compte un peu sur toi pour me faire changer d'avis.

70 ans...

Et il y a eu Louise, bien sûr. Cette rencontre sur les bancs de la Sorbonne ou une fois adulte, j'avais eu l'audace de suivre quelques cours malgré un parcours scolaire en dents de scie. C'était comme une revanche pour moi. Elle, intelligente bien sûr. Belle, désobligeante morsure que mon regard m'a causé sur elle, graine de passion emportant avec elle tout espoir de raison. Lui parler m'a offert son rire et une vie de rêve. Elle avait réussi à calmer le feu de la rage contre le temps qui me consumait jusqu'à présent. Ce temps que j'aurais voulu maîtriser pour en offrir à ma mère que le cancer emporta bien trop tôt. Ce temps que j'aurais aimé remonter pour rencontrer mon père et écouter avec lui ses disques de jazz, seule trace de lui chez nous, et non plus seul en me demandant qui il était. Ce temps, enfin, que je rêvais d'altérer pour vivre dans une dimension où j'avais réussi mes études et rendu fier des parents toujours vivants. Avec Louise, le temps disparaissait. Non, au contraire, je le voyais enfin car il était devant moi: c'était une feuille sur laquelle j'écrivais mon histoire. Une histoire qui vivait, qui était partagée. Une histoire ? Plutôt une partition !

Louise était une violoncelliste de grand talent. A l'époque j'étais complètement insensible à la musique classique et pourtant j'ai découvert un monde d'harmonies qui changea ma vie. Avec patience et douceur, Louise a su me rendre l'accès à ma propre sensibilité, moi, le gamin des quartiers. Elle m'a appris que tout avait un rythme, il fallait juste écouter ce qui nous entourait, et tout trouvait alors un sens. À moi qui n'étais que colère, Louise m'a donné accès à mes autres émotions, plus positives, plus lumineuses. Mes désirs de revanche sur la vie se sont ainsi transformés en volonté d'en faire partie, et de fonder une famille, compromettant sérieusement mon avenir d'ermite agri. Un jour, ma mère m'a dit :

« Les gens, c'est comme une boîte de chocolats périmés. Certains vont te rendre malade tandis que d'autres seront restés bons malgré tout. Et au final, on finit toujours par y retourner. Même en connaissant le risque de tomber sur un pourri ! » Louise était un délicieux chocolat qui m'a redonné le goût des autres.

Avec elle, j'ai tout fait pour me hisser à la hauteur de son esprit. Commettant longtemps l'erreur de la jeunesse en croyant qu'il fallait toujours plus pour accéder au bonheur déjà présent. Heureusement, l'arrivée de notre petite Lucie m'a apporté la maturité qui m'avait manquée jusque-là : on croit élever nos enfants et finalement ce sont eux qui nous élèvent. Pour le peu bien sûr, que l'on accepte ce qu'ils bouleversent en nous. Avec Lucie, je redécouvrais une nouvelle dimensions de la vie. Son premier rire, son premier mot, la première rentrée des classe. Même la sonnerie de l'école, jadis source d'angoisse pour moi, était désormais le signal d'un bon moment avec ma fille, annonciatrice d'un goûter au parc ou à la maison. Je prêtais désormais attention à chaque son et je remarquais à quel point il s'accordait avec son environnement pour se marier avec nos autres sens. Le tintement de la porte de la boulangerie qui précède à l'irrésistible odeur de croissant chaud. Le léger bruit des graviers lorsque la voiture

de Louise arrivait devant la maison le soir, puis son visage souriant apparaissait et son parfum rassurant illuminait dans le salon ensuite. Louise et Lucie m'ont appris à écouter et grâce à elle j'ai su devenir bien assez tôt le compositeur de la mélodie du bonheur que nous avons partagé ensemble. Les rires des femmes de ma vie, dont tu fais désormais partie, en étaient le thème principal.

Maintenant que Louise a rejoint ma mère et que Lucie poursuit une carrière prometteuse à l'étranger, j'essaie de composer seul. Mais on dit que le bonheur se partage, et je veux bien le croire, aussi permets-moi te t'écrire, Élise, en espérant que tu me lise un jour.

70 ans... Je me souviens désormais. Grâce à cette lettre que j'ai commencé à cet âge et que je n'ai jamais su terminer jusque-là : c'était le jour de ta naissance, Élise. Ce jour-là je voulais te dire comment le temps passe vite et à quel point l'éphémère jeunesse qui s'offre à toi est le plus précieux des cadeaux. Mais je n'ai pas trouvé de mots dont la puissance aurait pu suffire à l'évoquer. A toi ma petite fille, je voulais te transmettre un message plus fort qu'un simple « profitez de votre jeunesse » comme ceux que je peux lancer aux jeunes qu'il m'arrive de croiser parfois et qui s'éloignent en se riant de moi. Alors plus que des mots ma très chère Élise, j'ai usé du temps. Quoi de mieux que de s'en servir pour l'évoquer ?

Quand j'avais 70 ans, le jour de ta naissance dans ce pays qui m'est lointain, je commençais cette lettre en me plaignant de ma condition de vieillard débutant et voici qu'aujourd'hui je souffre mes 90 bougies. Tu es donc sur le point d'atteindre ta vingtième année, le plus beau des âges, et il est temps pour moi de te transmettre mon message commencé il y a 20 ans.

Comme tu le constateras je l'espère, il nous est souvent difficile d'imaginer un futur qui nous paraît si abstrait. Alors que le temps pour toi de lire cette lettre, il s'est écoulé 20 ans pour moi à l'écrire. Moi qui n'ai finalement jamais su arrêter le temps, je veux t'apprendre à en devenir maître : vois le présent, écoute ce qui t'entoure comme ta grand-mère me l'a appris, suis le rythme de la vie et devient la compositrice de ta propre existence. Tout vaut la peine d'être vécu pleinement si l'on comprend et accepte la fragilité des possibles : et si je n'avais pas rencontré ta grand-mère ? Et si j'avais fait encore plus d'études ? Les « si » n'ont souvent d'autre meilleure place que dans une partition. Il en faut bien quelques-uns, mais on ne fait pas de mélodie valable avec juste des « Si ».

Alors, j'espère que comme moi, tu entendras un jour la mélodie du bonheur et qu'elle raisonnera en toi durant tous les jours qui composeront ton existence sur cette étrange planète.

Je ne sais pas si j'aurais l'occasion de te revoir désormais. Alors laisse-moi te confier ma conclusion d'une vie entière à lutter contre les mois et les années qui passent : les cœurs mobiles assassinent le temps. Alors, bouge, écoute, compose, et sans trop de « si » ni soucis, vie ! La mienne fut un peu comme ces promenades à travers les champs de blés avec ma mère, mais aujourd'hui je peux le dire : finalement, c'était bien.

Je te souhaite une Symphonie,

Ton Grand-père.